

Connaître le communisme

— Jean Daujat —

Présentation du document

Contrairement à ce que pensent certains, le communisme est toujours un sujet d'actualité. La théorie marxiste-léniniste a une grande influence dans nos pays occidentaux, elle imprègne les médias et l'action politique. Elle détient le pouvoir dans un certain nombre de pays, dont le plus peuplé, la Chine. Le pape Pie XI, dans l'encyclique Divini Redemptoris, avait déclaré le communisme « intrinsèquement pervers » et condamné toute possibilité de collaboration entre lui et l'Eglise catholique : cette décision demeure-t-elle aujourd'hui devant ce qu'on a appelé « l'évolution » du communisme qui, depuis quelques années, s'est si profondément transformé ? Le communisme change de visage, mais ses principes restent ; il faut donc le connaître, connaître la philosophie de Marx.

Le dessein de cette brochure n'est pas de faire l'éloge ou la critique du communisme, de préconiser une attitude ou une autre vis-à-vis de lui – nous laisserons le lecteur tirer lui-même ses conclusions –, mais simplement de documenter, de présenter les faits tels qu'ils sont dans leur nudité brutale, en un mot de **faire connaître le communisme** par un exposé purement objectif de ce qu'il est. Pour le faire, il suffit d'avoir pris la peine, – que presque personne n'a prise – de lire les œuvres de Marx, d'Engels, et de Lénine, dont la plu-

part de nos contemporains n'ont pas lu une ligne ; tout y est dit d'une manière parfaitement précise, il suffit de lire. Si on le faisait, on verrait en particulier que dans des textes écrits entre 1907 et 1910, donc bien avant la Révolution russe et ce que l'on a pu appeler « l'expérience du pouvoir », Lénine a annoncé pour une phase ultérieure du développement de l'action communiste les moindres détails de la politique actuelle de la Russie, comme par exemple le militarisme de l'Etat communiste, sa tolérance religieuse, la main tendue aux catholiques.

Il suffit de connaître le communisme pour comprendre que, s'il y a actuellement une transformation profonde du communisme, cette transformation se fait selon les plus pures exigences de la pensée de Marx et de Lénine et suivant un plan de développement arrêté depuis des dizaines d'années avec une logique rigoureuse et implacable. Il faut d'ailleurs admirer avec quelle intelligence, quelle volonté et quelle persévérance prodigieuses les communistes, au milieu de l'incompréhension générale, suivent et réalisent ce plan d'une logique rigoureuse et implacable. D'ailleurs, ils proclament eux-mêmes très clairement et sans ambages qu'ils suivent Marx et Lénine. Nous nous contenterons de citer une conférence prononcée le 15 novembre 1944 à la salle des Sociétés Savantes, à Paris, devant l'Amicale des Juristes communistes, par M. Jacques Duclos, secrétaire du Parti communiste français et l'un des chefs de ce parti. Nous y lisons : « Notre parti, fondé sur une base scientifique, le *marxisme-léninisme*, n'est pas un parti de suivisme... *ce qui fait la force de la théorie marxiste-léniniste, c'est qu'elle permet au parti de s'orienter dans une situation donnée.* » Il est donc clair que les orientations du parti dans la situation présente résultent rigoureusement de la théorie marxiste-léniniste. C'est cette théorie marxiste-léniniste qu'il nous faut bien connaître et comprendre.

Quelques-uns s'imaginent peut-être qu'il s'agit uniquement d'une doctrine économique-sociale, d'un système portant sur des problèmes économiques et sociaux. Il n'en est rien : les conceptions économiques et sociales propres au marxisme ne peuvent se comprendre qu'en fonction des conceptions philosophiques dont elles sont la suite rigoureuse, le marxisme est une conception totale de l'homme et de sa destinée, un guide total de vie et d'action pour l'humanité. Il ne faut pas se figurer Marx comme un agitateur politique ou social : Marx était un philosophe qui a passé sa vie à écrire un nombre imposant de gros volumes assez difficiles à lire, Lénine n'a fait œuvre politique et sociale qu'après avoir été, lui aussi, un philosophe disciple de Marx, et c'est de cette philosophie que toute l'action communiste et toute la construction de l'Etat soviétique sont sorties. Si l'on veut comprendre, il faut que nous demandions aux hommes d'ac-

tion et à ceux qui s'occupent de questions économiques et sociales de bien vouloir nous suivre sur le terrain philosophique qui, seul, peut donner les clés vitales de l'intelligence du communisme. C'est au refus d'aborder le terrain philosophique, d'aller jusqu'aux sources philosophiques qui expliquent tout, et d'où tout dérive, qu'il faut attribuer la totale méconnaissance du communisme si fréquente aujourd'hui. Ne nous étonnons pas : toute l'histoire des civilisations et des grandes transformations historiques est dominée et s'explique par les conceptions philosophiques et religieuses dont la puissance de l'or ou des armes n'est jamais qu'un instrument, c'est de ces conceptions philosophiques et religieuses que sortent les caractères essentiels de chaque époque et les grands mouvements de l'histoire, ainsi le Moyen Age est issu des conceptions chrétiennes, la Renaissance de la pensée des humanistes, le XVII^e siècle de la philosophie de Descartes et du jansénisme, la Révolution de 1789 des « Philosophes » du XVIII^e siècle... et le communisme de la philosophie de Marx, d'Engels et de Lénine. Aussi restera-t-on à la surface des problèmes de notre époque et ne pourra-t-on pas faire œuvre durable et profonde tant qu'on ne se décidera pas à envisager les principes philosophiques qui sont à la source de toute la vie civilisée.

Comment faire comprendre la philosophie de Marx dans son efficience historique et son action pour transformer le monde ? Nous ne croyons pas pouvoir y réussir en l'exposant à brûle-pourpoint et de plain-pied : le lecteur non préparé se perdrait vite dans le labyrinthe d'une philosophie si déroutante pour la pensée courante. La philosophie de Marx est un aboutissement, l'aboutissement, le fruit suprême et l'ultime résultat de toute la pensée moderne : impossible de la faire comprendre sans retracer sommairement les grandes étapes de cette pensée moderne et montrer par quel chemin on est arrivé au marxisme. De plus, la pensée moderne et son terme le marxisme peuvent difficilement être compris si l'on ne comprend pas à quoi ils s'opposent : toute la philosophie moderne s'est constituée en opposition, en critiquant peu à peu toutes les conceptions chrétiennes et traditionnelles. Nous croyons donc qu'il est impossible de bien comprendre le marxisme en ce qu'il a de plus déroutant sans le comprendre dans son opposition totale au christianisme et à toute la pensée traditionnelle de l'humanité. Nous voici donc obligés de faire bien des détours pour conduire notre lecteur à une intelligence plus lucide du communisme : rappeler d'abord les convictions fondamentales sur lesquelles repose depuis vingt siècles la pensée chrétienne et dont nous verrons que le communisme constituera point par point le contraire, puis montrer comment, se constituant peu à peu en opposition à ces convictions, la pensée moderne a finalement donné son fruit suprême dans le marxisme.

Pensée chrétienne et pensée moderne

Il s'agit donc d'abord de mettre en relief quelques convictions fondamentales de la pensée chrétienne et traditionnelle pour mieux comprendre par confrontation avec elles les positions marxistes qui s'y opposent. Ce sont des convictions très élémentaires dont la plupart des gens sont imprégnés sans songer à les formuler tant elles leur paraissent aller de soi – et c'est pourquoi le communisme les déroute et leur paraît impénétrable parce qu'ils n'ont pas même idée que ces convictions premières puissent être discutées. Il est indispensable de formuler ces convictions premières supposées par la pensée commune de la plupart des hommes pour leur en faire prendre conscience et les préparer à mieux saisir les secrets d'une philosophie qui précisément refuse ces fondements de la pensée commune.

La première conviction fondamentale, non seulement de la pensée chrétienne, mais encore de toute la pensée humaine avant les deux derniers siècles, c'est que l'affirmation humaine a un sens, c'est que *oui* et *non* (le « *est, est ; non, non* » proclamé par Jésus dans l'Évangile¹ : que *oui* soit *oui* et que *non* soit *non*) sont des mots qui ont un sens et qui ne peuvent être interchangeables, c'est que *oui* n'est pas *non*, que *oui* est *oui* et que *non* est *non*, c'est qu'on ne peut pas dire un jour le contraire de ce que l'on a dit la veille sans être infidèle à sa propre pensée et sans être au moins une des deux fois dans l'erreur, c'est en un mot qu'il y a une vérité et une erreur qui ne se confondent pas. Et voilà pourquoi la plupart de nos contemporains sont si déroutés de voir les communistes dire si tranquillement un jour le contraire de ce qu'ils ont dit la veille, et son portés à interpréter cela comme une conversion ou un reniement de leur position antérieure.

Allons plus loin : c'est une conviction spontanée des hommes, non seulement qu'il y a une vérité qui se distingue de l'erreur, mais encore que cette vérité ne dépend pas de nous, que nous n'en avons pas le choix, qu'elle résulte de *ce qui est* et s'impose à notre intelligence. Par exemple, cela s'impose à notre intelligence de reconnaître que $2 + 2 = 4$ et il ne dépend pas de nous qu'il en soit autrement, cela s'impose à nous de reconnaître que l'homme est bipède et il ne dépend pas de nous qu'il en soit autrement. Si *oui* et *non* ont un sens pour le commun des hommes, c'est parce que le commun des hommes pense que notre intelligence doit reconnaître la réalité telle qu'elle est, que les choses sont ce qu'elles sont et qu'il ne dépend pas de nous qu'elles soient autrement. *La dépendance de notre intelligence vis-à-vis de la vérité ou de la réalité à connaître*, voilà la première conviction fondamentale de la pensée commune.

La seconde, c'est qu'il y a un bien et un mal, des choses bonnes et des choses mauvaises, et que l'un n'est pas l'autre,

et que le bien est à aimer et à rechercher. Pour l'homme courant, le mot « bon » a un sens comme le mot « oui » et le mot « vrai ». Et là aussi il faut aller plus loin : c'est une conviction spontanée qu'il ne dépend pas de nous que ce qui est bon soit mauvais et que ce qui est mauvais soit bon, que le bien et le mal existent dans la réalité, que ce qui est bien s'impose à notre volonté pour être aimé et recherché et ce qui est mal pour être évité, par exemple, que ce n'est pas nous qui avons inventé que la loyauté et la sincérité sont bonnes et que le mensonge est mauvais. Ici encore, la conviction fondamentale de la pensée commune affirme une dépendance : *la dépendance de notre volonté vis-à-vis du bien à aimer et à vouloir.*

Précisons et approfondissons, en employant un langage plus philosophique, ce qu'affirment ces deux convictions : elles affirment la nécessaire soumission de notre pensée et de notre volonté à *un objet* qui s'impose à elles et dont elles dépendent, de notre pensée à la vérité à connaître, de notre volonté au bien à aimer et vouloir. *La soumission à l'objet*², voilà la règle spontanée de la conscience humaine que la pensée moderne s'acharnera à ruiner et que le marxisme renversera totalement. Mais pourquoi cette soumission à l'objet dans la pensée traditionnelle ? En raison de la conviction que l'homme est un être imparfait, inachevé, incomplet, qui tend vers des perfections à acquérir, qui doit donc se soumettre, se subordonner à ce qui le complète, l'achève, le perfectionne. Notre intelligence, initialement vide de toute connaissance et plongée dans l'ignorance, trouve son enrichissement et sa perfection dans la soumission à la vérité, elle y acquiert la science. L'homme à qui il manque tant de choses trouve son bien et se perfectionne, devient meilleur en se subordonnant au bien à aimer et à vouloir.

Les convictions premières que nous venons d'indiquer sont au fond de la pensée grecque³ comme de la pensée chrétienne : elles sont purement et simplement traditionnelles. Mais le christianisme les explique et leur donne des fondements plus profonds : la raison de cette imperfection humaine qui exige la soumission de l'homme à un objet pour se perfectionner, c'est que l'homme est *créature*, c'est qu'il ne s'est pas fait lui-même et n'a pas créé la réalité qui l'entoure, mais que tout cela – lui-même et toutes choses – est l'œuvre de Dieu ; d'où une dépendance radicale vis-à-vis de Dieu qui se trouve au fond même de l'existence de toute créature. Pourquoi notre intelligence doit-elle se soumettre à une vérité qui s'impose à elle et ne dépend pas d'elle ? Parce que ce n'est pas nous qui avons fait la réalité, c'est Dieu qui l'a créée et nous ne pouvons, nous, qu'enrichir notre intelligence – qui n'a rien créé – en connaissant cette réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire telle que Dieu l'a créée. La soumission au réel, c'est en définitive la soumission de l'intelligence créée à Dieu, créateur de cette réalité⁴. Pourquoi ne devenons-nous

meilleurs que si notre volonté se soumet à un bien à aimer et à vouloir qui s'impose à elle et ne dépend pas d'elle, se subordonne à des buts à poursuivre dans lesquels nous trouvons les perfections qui nous manquent ? Parce que Dieu nous a créés ainsi. Parce que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes et n'avons pas décidé nous-mêmes de notre nature, de ses lois et de ses exigences, mais nous sommes tels que Dieu nous a faits, avec en nous des exigences et des besoins dont il est l'auteur, et si c'est tel bien qu'il faut aimer et vouloir, tel but qu'il faut poursuivre pour devenir meilleurs et nous perfectionner, cela vient de ce que nous sommes tels, donc de ce que Dieu nous a créés tels. Les lois qui nous conduisent à notre bien – ce sont les lois morales – résultent de ce que nous sommes, et par conséquent elles viennent de l'auteur de notre existence dont nous dépendons, et ce n'est pas nous qui en avons le choix. Créature, l'homme n'a rien par lui-même : il dépend de Dieu dans son existence, dans la vérité à connaître, dans le bien à aimer pour se perfectionner. *Le fond de la pensée chrétienne, c'est l'affirmation de cette dépendance radicale de l'homme vis-à-vis de Dieu*, dépendance qui n'est nullement pour lui une contrainte extérieure, mais la source intérieure de son existence même comme de tout bien, de tout perfectionnement.

Voilà la pensée contre laquelle, face à laquelle la pensée moderne va se constituer jusqu'à aboutir au marxisme qui en sera la négation radicale.

Le courant dominant qui va entraîner toute cette pensée moderne et en marquer les grandes étapes, c'est ce que, en philosophie, on appelle *l'idéalisme*. Peut-être s'étonnerait-on que l'on doive aboutir par là au marxisme qui est couramment connu comme matérialiste : Marx pourtant est un élève de Hegel, sa pensée s'est formée à l'école de Hegel, qui est d'ailleurs à la source de tous les grands totalitarismes contemporains. Or Hegel est précisément le terme du courant idéaliste, le philosophe qui a professé ce qu'on appelle l'idéalisme absolu – et nous verrons que pour comprendre le marxisme il faut l'expliquer comme ce que nous appellerons un retournement matérialiste de l'idéalisme hégélien.

Qu'est-ce donc que l'idéalisme ? A la racine de toute la pensée moderne, il y a une attitude d'orgueil, une revendication d'indépendance totale de l'esprit humain se manifestant par le refus de cette soumission à l'objet qui était au fond de la pensée chrétienne : c'est l'homme qui veut trouver tout en lui-même et rien qu'en lui-même sans avoir à reconnaître aucune dépendance ni à se soumettre. L'idéalisme, c'est l'intelligence qui veut trouver tout en elle-même, dans ses propres idées ou conceptions, et refuse toute soumission à une vérité qui s'impose à elle et ne dépend pas d'elle, qui ne soit pas une construction de l'esprit. L'idéalisme, c'est l'esprit humain qui vit

dans ses propres constructions sans dépendre d'aucune réalité à connaître telle qu'elle est. La pensée, pour l'idéalisme, n'est pas connaissance d'une réalité objective qui la domine et la façonne, mais elle est purement idéale, pure construction de l'esprit se développant selon ses propres lois qui sont les lois de l'esprit sans dépendre d'aucune réalité qui ne soit pas en elle. Il est facile de voir à quel point ce système philosophique a imprégné une grande partie de la psychologie contemporaine : il n'y a qu'à observer combien les hommes, dans toutes leurs activités, s'éloignent de plus en plus de la soumission au réel, de la docilité à *ce qui est*, pour ne plus écouter que les constructions de leur esprit, jusqu'au jour où ils se brisent contre la réalité existante dont ils n'ont pas voulu tenir compte ; notamment, on peut observer combien l'homme contemporain est fécond en constructions sociales qui sont de pures créations de l'esprit, de purs cadres géométriques et juridiques conçus *a priori* et vides de toute réalité humaine, comme s'il suffisait d'un décret au *Journal Officiel* créant un cadre juridique et administratif pour faire exister une société réelle faite d'hommes vivants.

Il faut noter aussi – ce qui surprend de prime abord et demande réflexion pour être compris – les solidarités profondes qui existent entre *idéalisme et matérialisme*. Si, en effet, notre pensée ne nous est pas imposée par la réalité à connaître, si nos jugements ne sont pas réglés par la pure vérité objective, si ce sont de pures créations de notre esprit, d'où en réalité pourront-ils donc venir ? Si notre pensée et nos jugements ne sont plus soumis à la vérité, ils se formeront au gré de nos passions, de nos préférences sentimentales, de nos tendances instinctives, de nos intérêts matériels, c'est-à-dire qu'en définitive ils dépendront de la structure de notre organisme, de l'état de nos nerfs et de nos glandes, et tout finalement dépendra des seules forces matérielles : nous voyons déjà comment le matérialisme marxiste pourra se brancher sur une origine idéaliste.

Une autre solidarité est celle qui relie l'idéalisme au **pragmatisme**, c'est-à-dire à la philosophie qui affirme la primauté de *l'action* et fonde tout sur l'action. Cela aussi surprend de prime abord, mais on comprendra en réfléchissant que s'il n'y a plus de réalité à *connaître*, de vérité à *contempler*, s'il n'y a plus que des constructions de l'esprit, il en résulte qu'il n'y a plus qu'à *agir* (la pensée elle-même étant création, c'est-à-dire action), qu'à vivre dans un rôle perpétuellement et uniquement constructeur. Pour contempler, il faut un objet : la contemplation est absorption dans l'objet, livraison et soumission de soi à l'objet. Le refus de l'objet et de toute soumission ou dépendance conduit fatalement à l'action pure. Là encore, on voit comment le pur pragmatisme marxiste pourra se brancher sur une origine idéaliste. Toute attitude anticontemplative, tout activisme est sur la voie du marxisme.

Il nous reste maintenant à examiner comment l'idéalisme, qui va entraîner toute la pensée moderne sur la pente conduisant au marxisme, a pu prendre naissance et se développer par étapes. Le premier germe de cet idéalisme se trouve, au XVII^e siècle, chez **Descartes**, pour qui l'âme humaine est une pensée pure, un esprit pur tout à fait indépendant du corps et des sens (de sorte que toute la vie animale, tout ce qui n'est pas de l'ordre de la pensée pure est livré à un complet matérialisme, matérialisme qui subsistera seul au XVIII^e siècle chez les encyclopédistes). Il en résulte que pour Descartes la pensée ne dépend pas du réel, est coupée du réel et se suffit elle-même. Si Descartes maintient malgré cela une vérité qui domine la pensée, c'est que pour lui cette pensée dépend directement de Dieu qui est le seul garant de sa vérité : cercle vicieux puisqu'il faut supposer la vérité de la pensée pour découvrir la vérité de Dieu, qui deviendra ensuite la garantie de la vérité de la pensée elle-même.

Il suffira de supprimer cette intervention divine assurant la pensée de sa conformité au réel pour que la pensée soit définitivement enfermée en elle-même sans aucun lien possible à une réalité qui devient inconnaissable ; ce pas est franchi par **Kant**, premier maître de l'idéalisme moderne et du courant de philosophie allemande qui, de Kant à Fichte et de Hegel à Marx, dominera toute la pensée moderne. A travers le kantisme, source profonde du libéralisme sous lequel nous avons vécu depuis un siècle et demi, comme à travers le marxisme qui prend une telle influence aujourd'hui, c'est la domination intellectuelle et spirituelle de la pensée allemande qui s'exerce sur l'Europe et en pénètre les mœurs et les institutions. Pour Kant, la pensée n'est plus que la création de l'esprit humain selon le développement autonome de ses lois propres. Il n'y a plus alors de vérité qui s'impose, et cette autonomie de la pensée entraîne la doctrine de **la liberté de pensée**, chaque homme devenant maître de sa pensée sans qu'aucune règle de vérité s'impose à lui. De même d'ailleurs pour Kant la conscience humaine sera seule source de sa propre loi, se créera à elle-même sa règle de conduite ou sa morale, d'où **la liberté de conscience**. Ces deux libertés, ce refus fondamental de nécessités objectives qui ne dépendent pas de l'homme et auxquelles l'homme doit se soumettre, constituent la source de tout le **libéralisme** moderne, de toute la revendication d'indépendance absolue de l'homme.

Ce n'est là qu'une première étape de l'idéalisme. La seconde sera franchie par un élève de Kant, **Fichte**. Kant supposait, en dehors de l'esprit créateur de sa pensée, une réalité inconnaissable : ce réel inconnaissable est encore de trop pour l'idéalisme – et chez Fichte il ne reste plus que *le moi* auteur de la pensée, le moi dont le dynamisme agissant crée la pensée. Il ne faudrait pas croire qu'il n'y a là que rêveries de philosophe sans conséquences pour la vie des peuples. Ce

Fichte est le Fichte du *Discours à la nation allemande* qui souleva l'Allemagne contre Napoléon⁵, et ceci se rattache étroitement à sa philosophie puisqu'il y fait appel au **dynamisme** germanique contre le fétichisme latin et occidental de la réalité stable : s'il n'y a plus de réalité stable qui soit et dure, il n'y a plus que le dynamisme de l'esprit agissant – et c'en est fait des formes stables du droit et de la morale, il ne restera qu'une action sans règle morale épousant le dynamisme de la vie, se conformant à tous les besoins vitaux de la puissance germanique. On voit qu'il y a là la source de tout ce qui a fait le fond du germanisme depuis plus d'un siècle : revendication des exigences de la vie, de l'action, de l'expansion vitale contre le droit et la morale. C'est exactement à une telle philosophie que la France a dû quatre invasions.

L'idéalisme absolu n'est pourtant point encore atteint avec Fichte, il ne le sera qu'avec **Hegel**, qui règne à l'Université de Berlin au siècle dernier et aura Marx pour élève. C'est que, en effet, *le moi* de Fichte est encore une réalité dont l'idéalisme négateur de toute réalité n'a que faire : Hegel franchit la dernière étape de l'idéalisme en le supprimant pour ne plus admettre que l'*Idee* pure dont l'évolution engendre à la fois toutes les consciences individuelles et toute l'histoire du monde. Dans l'hégélianisme il n'y a plus aucune réalité, l'*Idee* est tout : c'est l'*idéalisme absolu*. Mais si l'idée demeure elle-même, elle ne peut évoluer et constituer toute l'histoire. L'histoire va sortir de ce que chez Hegel on appelle *la dialectique* – et ceci est capital puisque le matérialisme de Marx se caractérisera comme « matérialisme historique » ou « matérialisme dialectique ». Nous avons dit que l'homme courant admet spontanément que oui n'est pas non, que oui et non s'excluent, que toute chose est ce qu'elle est, que l'absurde ou la contradiction est impossible. Hegel (et Marx le suivra) refuse cette conviction spontanée : l'idée n'est pas ce qu'elle est parce qu'elle *devient*, elle change sans cesse, elle n'existe que pour se contredire, se nier elle-même à chaque instant, de sorte que oui appelle non, se confond avec non dans le changement, il n'y a rien qui soit et dure, il n'y a que la contradiction perpétuelle dans l'évolution perpétuelle. Par la dialectique, l'idéalisme absolu est ainsi un **évolutionnisme absolu** – et si Marx changera l'idéalisme en matérialisme, il gardera la dialectique et l'évolutionnisme de sorte qu'on ne peut le comprendre sans le rattacher à Hegel. La dialectique présente d'ailleurs trois phases : la *thèse* où l'idée apparaît, l'*antithèse* où l'on passe à la contradiction, la *synthèse*, point de départ d'une nouvelle évolution. Chaque moment nie le moment précédent, et c'est ainsi que se crée l'histoire : l'histoire est une révolution perpétuelle, l'idée est en œuvre perpétuelle d'*action révolutionnaire* pour faire l'histoire en niant, en contredisant, en changeant ce qui est. Tout ce qui se présenterait comme une réalité est à nier et à détruire pour que se fasse

l'histoire dans la contradiction et la révolution perpétuelles. Il n'y a plus aucune vérité stable qui serait vraie aujourd'hui, hier et demain : affirmer et nier n'ont plus de sens, affirmer et nier s'appellent et se confondent, seule demeure l'action qui fait l'histoire.

Hegel trouve dans l'**Etat** et son organisation militaire et administrative l'idée qui fait l'histoire, l'Etat est une idée, une conception créatrice d'histoire. Ce sera l'Etat prussien de Bismarck ne connaissant d'autre loi que celle de son propre développement, ou l'**Etat totalitaire** de Mussolini qui absorbe en lui les individus, puisque les consciences individuelles n'ont plus d'existence que dans l'idée qui les produit en son évolution.

Mais Hegel est en réalité à la source de tous les totalitarismes qui ainsi sont tous frères, puisque le racisme hitlérien et le marxisme en procèdent l'un et l'autre quoique sous des formes différentes. Notre dessein est ici de nous étendre longuement sur le marxisme : il nous faut pourtant caractériser en quelques phrases la filiation de l'**hitlérisme** par rapport à Hegel. L'hitlérisme est ce qu'on pourrait appeler une *transposition vitaliste de la philosophie de Hegel* : il s'oppose à l'idéalisme en faisant des idées un simple produit, un simple instrument ou un organe de *la vie*, des forces vitales qui sont le véritable agent créateur d'histoire. Et l'on retrouve l'évolutionnisme absolu appliqué à la force créatrice, au dynamisme de la vie qui se trouve au plus haut degré dans la race la plus puissante : la seule loi de l'histoire sera l'*expansion vitale de la race supérieure*, et il n'y aura pas d'autre vérité ni d'autre droit que les exigences perpétuellement variables de l'expansion vitale de la race. C'est cette race supérieure qui est le grand agent de révolution, façonnant l'histoire et créant la vérité et le droit par ses nécessités vitales. L'individu n'est plus qu'un élément, une cellule dans la vie collective de la race. De là ce qui nous apparaît comme les contradictions perpétuelles de l'hitlérisme : Hitler pourra déclarer qu'il reconnaît les frontières de la Pologne quand l'expansion allemande a besoin de la bienveillance polonaise pour attaquer les Tchèques, puis six mois après s'élever contre ces mêmes frontières polonaises quand l'expansion allemande se tourne vers la Pologne, la vérité et le droit changent avec les besoins d'expansion vitale de la race qui font la vérité et le droit, l'histoire est faite des contradictions perpétuelles de la vie dont le dynamisme révolutionnaire unit le oui et le non, l'affirmation et la négation, pour réaliser une œuvre gigantesque de transformation.

Mais l'hitlérisme n'est qu'une transposition vitaliste de l'idéalisme hégélien. Le marxisme est une transposition plus complète, une transposition matérialiste, et par là un véritable retournement.

La philosophie marxiste

Le marxisme est, disons-nous, *une transposition matérialiste de la philosophie de Hegel*: nous voulons dire par là qu'il s'oppose à l'idéalisme (et opère un véritable retournement du système hégélien) en faisant des idées un simple produit de l'évolution des forces matérielles dans le cerveau humain, de sorte que *ce sont les forces matérielles qui sont le véritable agent créateur d'histoire*. L'Idée, qui était tout pour Hegel, n'est rien pour Marx si elle n'est le produit d'un cerveau, lui-même produit des forces matérielles⁶: par là le matérialisme est intégral. Mais ce matérialisme conserve l'évolutionnisme absolu de Hegel: il n'y a aucune réalité qui *soit*, qui demeure ou qui dure, il n'y a que des forces matérielles en lutte perpétuelle et par conséquent en contradiction perpétuelle dont l'action et le conflit créateurs de perpétuelles transformations font de l'histoire qui en est le fruit une évolution perpétuelle dans la contradiction et la lutte. Ce matérialisme est donc un **matérialisme historique**, un matérialisme pour lequel rien n'existe que l'histoire qui n'est elle-même qu'un changement incessant engendré par les forces matérielles en lutte incessante. Et c'est aussi un **matérialisme dialectique**, l'évolution historique étant faite d'un rythme d'oppositions génératrices de changement, étant rythmée par thèse, antithèse et synthèse comme chez Hegel: il n'y a donc pour Marx aucune vérité qui mérite un oui ou un non, qui donnerait un sens à une affirmation, mais oui et non, affirmer et nier s'appellent et se confondent dans la contradiction principe du changement, l'évolution nie demain ce qu'on affirme aujourd'hui, la contradiction seule est reine et il n'y a pas de vérité à affirmer.

On se trompe profondément quand on donne au mot « matérialisme » son sens le plus courant pour l'appliquer au marxisme. Marx a défini sa philosophie comme un matérialisme « historique » ou « dialectique »: la plupart de nos contemporains, ignorant Hegel et ne sachant pas ce que cela veut dire, oublie le mot « historique » ou « dialectique », et ne se souvenant que du mot « matérialisme », considère le marxisme comme un matérialisme ordinaire. Or on appelle ordinairement matérialisme la philosophie qui considère la matière comme la seule réalité, mais ce matérialisme admet une réalité, celle de la matière, une matière qui existe et qui dure, et qui est la substance dont sont faites toutes choses, elle admet donc une vérité, la vérité qui affirme la réalité de la matière et explique tout par la seule matière. Marx n'a que des sarcasmes pour ce matérialisme qu'il qualifie de matérialisme « contemplatif » ou « dogmatique » (contemplatif parce qu'il regarde la matière comme une réalité ou un objet à connaître, dogmatique par son affirmation de la réa-

lité de la matière) pour l'opposer à son propre matérialisme « historique » ou « dialectique ». Pour Marx il n'y a aucune réalité matérielle qui existe et dure, il n'y a que des forces matérielles dont l'action perpétuellement transformatrice ne laisse rien exister⁷. Ce n'est pas la matière, c'est le conflit incessant des forces matérielles en action qui constitue le fond de sa philosophie. Nous nous souvenons d'avoir entendu quelqu'un, dans le but d'expliquer que le marxisme est le matérialisme le plus total qui puisse être, définir celui-ci comme « la philosophie qui fait de la matière un absolu »: il est impossible de montrer une incompréhension plus complète du marxisme, car le principe premier du marxisme est précisément qu'il n'y a aucun absolu, qu'il n'y a rien qui puisse être posé comme ayant une existence qui se suffise et qui dure, qu'il n'y a que des forces en lutte qui ne laisseront jamais rien exister ni durer⁸.

Le spirituel, pour Marx, n'a pas plus d'existence que la matière elle-même: il est le produit des forces matérielles. Mais il peut être un instrument puissant de l'action des forces matérielles en œuvre dans l'histoire, et les marxistes ne craindront pas – en raison de la nature de leur matérialisme – d'employer, le cas échéant, un langage spiritualiste pour envisager l'action historique des idées ou d'autres forces spirituelles (morales ou religieuses par exemple) comme organes puissants de l'action des forces matérielles luttant et agissant à travers les cerveaux humains. Doctrines, idéal, mœurs, devoirs, religion, tout cela n'est que le produit des forces matérielles et l'instrument de leur action. L'individu n'a pas davantage d'existence propre: il n'est qu'un rouage dans l'immense conflit des forces matérielles qui façonne l'histoire.

Que vont être la place et le destin de l'homme dans une telle conception? L'homme n'a plus de vérité à connaître: il n'y a aucune réalité existante ou stable qui puisse être objet de connaissance, pas même la matière, comme dans le matérialisme contemplatif ou dogmatique⁹. Toute recherche de vérité, toute affirmation de doctrine, toute attitude contemplative sont impitoyablement rejetées. Il ne reste qu'à agir, qu'à se réaliser par l'action, en se mettant soi-même en œuvre dans la lutte et le conflit, qu'à exercer l'action transformatrice qui sculpte l'évolution perpétuelle de l'histoire. Il n'y a d'existence que dans l'action et dans l'action matérielle: on n'existe qu'en agissant et en se transformant perpétuellement soi-même par sa propre action. *Pour Marx, l'homme n'est rien d'autre que l'action matérielle qu'il exerce*, n'a pas d'autre réalité que l'action matérielle qu'il exerce: nous tenons là l'essence même du marxisme qui est une philosophie de l'action matérielle pure (comme l'hitlérisme est un totalitarisme de l'expansion vitale). Il en résulte immédiatement que *pour le marxisme l'homme existera d'autant plus et sera d'autant*

plus homme qu'il exercera une action matérielle plus puissante, et nous verrons que tout le marxisme tient là-dedans.

Par son action matérielle, l'homme fait l'histoire, de sorte que toute l'histoire humaine n'est que l'histoire de l'action matérielle productrice de l'humanité et que le conflit des forces productrices, chaque époque de l'histoire n'est rien d'autre qu'un système et une lutte de forces productrices. L'homme existe parce qu'il modifie le monde par son travail, l'humanité se crée par les conflits de forces productrices. L'homme est travail et il n'existe qu'en modifiant le monde par son travail : il n'y a dans l'homme que le travailleur. Le travailleur est l'essence de l'humanité, le marxisme est un **totalitarisme du travail**.

Ainsi ce n'est pas seulement l'histoire que l'homme crée et transforme sans cesse par son action matérielle, c'est encore et surtout lui-même. Nous saisissons ici à quel point marxisme et christianisme sont aux antipodes et directement opposés : le christianisme pense que l'homme a été créé par Dieu et a reçu de Dieu une nature humaine stable qui fait qu'il est et demeure homme, *le marxisme pense que l'homme se crée lui-même, se donne à lui-même sa propre existence et se modifie sans cesse lui-même par son action matérielle*, on ne peut pas évacuer Dieu plus totalement qu'en supprimant ainsi toute existence qui viendrait de lui pour ne plus reconnaître qu'une action perpétuellement modificatrice. Le marxisme ne reconnaît aucune nature humaine constante qui ferait que l'homme soit homme : l'homme par son action se donne à lui-même sa nature et la modifie sans cesse, l'homme change sa nature en changeant le système des forces productrices, le travailleur industriel d'aujourd'hui n'est plus le même homme que le paysan et l'artisan d'autrefois, il a changé de nature, c'est une autre humanité qui s'est engendrée par la révolution industrielle comme c'est une nouvelle humanité qui doit s'engendrer par la révolution marxiste¹⁰. Toute grande œuvre historique est donc une véritable *dénaturation* de l'homme : il s'agit de *changer l'essence de l'humanité*. D'où la volonté marxiste d'arracher le plus possible l'homme à la nature, au rythme naturel des saisons et de la végétation qui échappe en partie à son action¹¹, pour aboutir à un monde entièrement mécanisé qui soit création pure du travail humain. Il s'agit de *recréer un monde qui ne soit pas le monde créé par Dieu, qui soit l'œuvre de l'homme seul*. En ce sens, le marxisme est un humanisme total, pour lui rien n'existe que par l'action humaine – et il ne connaît rien d'autre que l'homme qui se fait lui-même par son action¹².

L'action humaine telle que la conçoit le marxisme est essentiellement *révolutionnaire* : l'homme existera d'autant plus et sera d'autant plus homme qu'il transformera plus profondément ce qui existe et se transformera plus profondément

lui-même. Dans le refus absolu de toute vérité à connaître ou reconnaître, de toute contemplation de *ce qui est*, le marxisme convie l'homme à l'œuvre la plus gigantesque de révolution, à la plus puissante action de transformation et de bouleversement. Pour Marx, *il n'y a pas d'autre vérité que les exigences de l'action matérielle la plus puissante, que les besoins de l'action révolutionnaire*. Selon que changeront ces exigences et ces besoins, la vérité changera du jour au lendemain, oui changera en non, l'affirmation n'exprimant aucune vérité et n'ayant pas d'autre sens que d'exprimer les exigences de l'action. Ce n'est donc ni par conversion, ni par hypocrisie que les communistes changent sans cesse, et disent, et font chaque jour le contraire de ce qu'ils ont dit et fait la veille, c'est conformément aux plus pures exigences du marxisme, et ils ne seraient pas marxistes en agissant autrement. Parce que le marxisme est un évolutionnisme intégral, ils doivent, parce qu'ils sont marxistes, sans cesse évoluer et se contredire. Il faut une fois pour toutes se mettre en tête que ce qu'ils disent n'exprime aucune vérité, mais uniquement les exigences de leur action, puisque pour eux rien n'existe que cette action. Et l'action est évolution perpétuelle où oui devient non à tout moment. Reconnaître une vérité, ce serait reconnaître quelque chose qui existe et par là renoncer à le transformer par son action. Pour Marx, connaître n'est rien, mener une action est tout¹³.

Marx ne s'intéresse pas plus à un athéisme contemplatif ou dogmatique qu'à un matérialisme contemplatif ou dogmatique : son athéisme est un **athéisme pratique**, un refus de Dieu par l'action qui crée une humanité et un monde qui ne viennent pas de Dieu. Mais le rejet de Dieu est par là beaucoup plus total que dans un athéisme doctrinal : pour refuser Dieu totalement il faut un refus total de tout ce qui a été créé par lui ou vient de lui, donc n'accepter aucune réalité stable, aucune nature stable qui serait dans l'homme ou dans les choses, aucune vérité constante, mais s'opposer toujours à ce qui existe en le transformant par l'action révolutionnaire par laquelle on se crée soi-même et on crée l'histoire dans le rejet de toute dépendance vis-à-vis de Dieu, dans une attitude qui est ainsi totalement « *sans Dieu* ». Ce n'est pas à la manière d'une doctrine, mais par le rejet pratique total de Dieu que les communistes sont sans Dieu, aussi se disent-ils « *sans-Dieu militants* », et il faut ici mettre l'accent sur le mot « militants » comme sur le mot « historique » pour qualifier leur matérialisme, ce mot « militants » signifiant qu'on ne supprime pas Dieu par une négation intellectuelle comme l'athéisme doctrinal, mais par l'action et la lutte révolutionnaires contre tout ce qui viendrait de lui, contre toute sa création. Nous verrons plus loin comment cela peut, à certaines étapes de l'action révolutionnaire, s'accorder parfaitement avec la tolérance religieuse ou même la main tendue à la religion.

Le marxisme va au bout de la revendication d'indépendance totale de la créature, et c'est par là surtout qu'il est le fruit ultime de toute la pensée moderne : *c'est le refus définitif de quoi que ce soit dont l'homme dépendrait* et qui s'imposerait à lui, qu'il s'agisse d'une vérité quelconque, d'une réalité à connaître telle qu'elle est, ou qu'il s'agisse de sa propre nature humaine. C'est par l'action, et l'action seule qu'en se faisant lui-même et en faisant l'histoire sans dépendre de quoi que ce soit ni accepter quoi que ce soit d'existant, l'homme conquiert une indépendance absolue en n'étant que créateur et transformateur par l'action et rien d'autre. On ne peut pas refus plus absolu de tout *objet*, de toute existence qui serait posée devant et avant l'activité humaine et s'imposerait à celle-ci, se soumettrait celle-ci : notre action n'est soumise à rien et ne dépend de rien d'existant, il n'y a que ce qu'elle fait, que l'action pure.

Il faut ici faire bien attention à ce qu'est la pure action matérielle révolutionnaire pour un marxiste. Pour l'homme courant, l'action a un but, on agit pour obtenir ou réaliser un bien de sorte que l'action est subordonnée ou soumise à ce bien recherché qui constitue ainsi un objet qui est posé devant notre vouloir comme la réalité à connaître devant notre intelligence. Il est évident que le marxisme, n'admettant aucune dépendance ni aucun objet, n'admettra pas plus de bien à aimer ou à réaliser que de vérité à connaître. Un bien et un mal dont la distinction et l'opposition s'imposeraient à nous sont aussi inacceptables pour le marxisme qu'un oui et un non, une vérité et une erreur. *Pour le marxisme il n'y a pas de bien à aimer ni à réaliser, il n'y a que l'action à mener.* Admettre un bien qui serait un but, quelque chose de bon qu'on devrait aimer parce que cela *est* bon, serait imposer une dépendance à l'action humaine. Le marxiste qui vit son marxisme ne peut rien aimer, car l'amour met en dépendance de l'objet aimé : le marxisme *est le refus définitif de tout amour comme de toute vérité*¹⁴. Si un communiste nous présente quelque idéal comme un but, par exemple idéal de justice sociale offert aux revendications ouvrières ou aujourd'hui idéal patriotique proposé au peuple russe ou au peuple chinois, c'est uniquement parce que la présence d'un idéal dans les cerveaux humains est alors un moyen efficace pour les entraîner à l'action et à la lutte, un organe ou un instrument d'action et de lutte des forces matérielles, mais soyons assurés que le communiste vivant son marxisme n'a, lui, en vue que l'action révolutionnaire et la lutte elles-mêmes à mener¹⁵, et que l'idéal qu'il met en avant n'est qu'un moyen pour mieux mener cette action et cette lutte, et n'a, en lui-même, aucune valeur à ses yeux, n'existe qu'en fonction de cette action et de cette lutte, et aussi longtemps qu'il les sert.

Cet exposé du marxisme nous montre à quel point *en tout et totalement le marxisme est exactement le contraire et l'op-*

posé du christianisme et de toutes les conceptions chrétiennes et avec quelle intelligence inouïe et à vrai dire surhumaine il prend le contre-pied du christianisme et réalise pratiquement le matérialisme et l'athéisme infiniment mieux que les doctrines matérialistes ou athées. La philosophie chrétienne prouve Dieu à partir de l'existence de l'homme et de l'univers et comme cause et source de cette existence en montrant que, si Dieu n'existait pas pour donner l'existence à des êtres qui n'ont pas par eux-mêmes l'existence, il faudrait en conclure que rien n'existe. Le marxisme fait face rigoureusement à cette preuve en admettant que, effectivement, rien n'existe et en concluant que Dieu n'existe pas parce que rien n'existe, et qu'à supposer que l'on trouve en face de soi ou en soi quelque existence qui soit le signe et la trace de Dieu, il ne faudrait pas l'accepter, mais la supprimer par son action révolutionnaire. Il reste un humanisme exclusif, n'admettant que l'action humaine. C'est à cet humanisme exclusif que la pensée moderne, axée sur l'homme seul, devait fatalement aboutir. Quiconque ne veut connaître que l'épanouissement et l'indépendance de l'individu ou de la personne humaine, ou encore de la collectivité ou de la société humaine, et refuse de les soumettre à Dieu et à la loi de Dieu et de les orienter vers Dieu, ouvre fatalement le chemin au marxisme, bien que le marxisme seul aille au bout de ce chemin. Quiconque refuse le primat de la contemplation, la livraison de l'intelligence à une vérité à connaître et de la volonté à un bien à aimer, pour se réfugier dans la griserie de l'action pure et avoir pour seul souci d'agir, est sur le chemin du marxisme. Le capitaliste ou le productiviste du siècle dernier ou d'aujourd'hui qui fait du travail producteur et de ses résultats matériels le but et l'essence de la vie humaine plante un arbre dont le marxisme sera le fruit. Tous ceux qui annoncent que la civilisation à naître sera une « civilisation du travail », c'est-à-dire une civilisation où le travail est la valeur suprême de la vie, savent-ils que la seule civilisation qui soit totalement et uniquement civilisation du travail, c'est le marxisme ?

Mais au point de crise où nous sommes parvenus aujourd'hui les solutions à mi-chemin ne sont plus possibles : il s'agit d'être marxiste ou chrétien. *Entre communisme et christianisme il faut choisir, on ne peut allier les deux ou les accorder ou les faire collaborer.*

L'étude de la philosophie marxiste que nous venons de faire suffirait si le marxisme était une doctrine. Mais il n'est pas une doctrine, au moins au sens courant de ce mot, puisqu'il n'admet aucune vérité à affirmer en dehors des vérités sans cesse changeantes et contradictoires qui résultent des exigences de l'action révolutionnaire¹⁶. Nous avons montré sa nature profonde en disant que **le marxisme est la recherche de l'action matérielle la plus puissante**, l'homme n'existant et n'étant homme que par cette action. Il en résulte que dans

le marxisme la philosophie n'existe pas sans l'action, qu'elle se confond avec l'action elle-même puisqu'elle n'affirme que ce que l'action lui fait affirmer, de sorte *qu'il n'y a pas de philosophie marxiste sans action marxiste*, que l'action révolutionnaire est de l'essence même de la philosophie parce que la philosophie n'a pas d'autre rôle que de réaliser l'action matérielle la plus puissante. Pour un communiste conscient de son marxisme, le communisme n'est pas une vérité – et c'est pourquoi il pourra sans cesse se contredire sans conversion ni hypocrisie, mais en vertu de son communisme même et en restant parfaitement communiste –, le communisme est une action. Si l'on veut se rendre compte à quel point les chefs du communisme français ont conscience de cela, il n'y a qu'à citer la conférence de M. Jacques Duclos que nous avons déjà citée au début de cette étude : « Ce qui fait la force de la théorie marxiste-léniniste, c'est qu'elle permet au parti de s'orienter dans une situation donnée... **La théorie marxiste-léniniste n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action.** » Cette théorie n'a pas d'autre sens que de dire comment réaliser l'action matérielle la plus puissante¹⁷. Il n'y a dans le marxisme que des positions prises pour l'action – donc changeantes et contradictoires – parce que la seule réalité du marxisme, c'est l'action¹⁸. Ceci a une conséquence capitale, c'est que cela n'aurait aucun sens de dire que l'on collabore ou s'allie à l'action des marxistes tout en rejetant la doctrine marxiste : le marxisme s'identifiant à l'action marxiste, collaborer ou s'allier à l'action marxiste, c'est collaborer ou s'allier au marxisme lui-même.

C'est donc la nature même du marxisme qui exige que nous achevions notre étude en exposant l'action marxiste et son développement de Marx à Lénine et de Lénine à nos jours.

L'action marxiste

L'action révolutionnaire marxiste, d'après ce que nous venons d'expliquer, est très différente de la notion courante de révolution. Pour l'homme courant, qui a en vue un bien à réaliser, une révolution est un moyen en vue d'un but qui est une société meilleure et durable. Telle n'est évidemment pas la conception du marxiste, pour qui il n'y a pas de bien à réaliser, mais seulement une action à mener. L'action révolutionnaire n'est pas pour lui un moyen. C'est elle-même qui est voulue comme l'œuvre gigantesque en laquelle l'homme nouveau se créera lui-même, et il s'agit de trouver les moyens de cette action révolutionnaire. Or, à l'époque de Marx, un moyen de choix se présente : c'est l'extrême misère et la *totale insatisfaction de la classe prolétarienne*. Ce n'est pas le bonheur du prolétariat qui est un but pour le marxiste, comme on le croit ordinairement, c'est la misère du prolétariat qui est un moyen pour l'action révolutionnaire.

Rien ne pouvait être plus conforme aux besoins du marxisme que l'état du prolétariat au XIX^e siècle. Pour développer une volonté révolutionnaire totale, qui ne veuille rien conserver, qui ne garde rien de conservateur, qui veuille tout transformer, créer une société entièrement nouvelle, il fallait des hommes qui n'aient rigoureusement rien, qui soient strictement dépouillés de tout. Ce ne fut pas toujours le cas du pauvre ou de l'ouvrier, mais au siècle dernier ce fut exactement le cas du **prolétaire**. Supposons une classe d'hommes qui sont pauvres, très pauvres même, mais qui, par le fait de l'ensemble des institutions, des mœurs, des coutumes, disposent quand même d'un certain nombre de droits, d'une certaine stabilité de leurs conditions de vie et par conséquent d'une certaine sécurité et durée, qui somme toute ont un état de vie assuré et une place reconnue, si petite soit-elle, dans la société : ces hommes seront peut-être mécontents de leur condition et en réclameront peut-être l'amélioration, ils réclameront donc certaines transformations, ils ne réclameront pas une transformation totale, ils ne seront pas totalement révolutionnaires, ils ont quand même quelque chose à conserver, si peu que ce soit, ils tiennent quand même par quelque chose à l'ordre établi. Ainsi l'ouvrier des anciennes corporations a pu à certaines époques être très pauvre, mais il avait dans sa corporation un état de vie reconnu, certains droits, quelque chose d'assuré, il était par là enraciné dans l'ordre social, il n'était pas « prolétaire » au sens où ce mot signifie *qu'on ne tient plus par aucune racine à l'ordre social existant* parce qu'on n'y a aucun droit reconnu, aucun état de vie établi, aucune sécurité, qu'on s'y trouve comme un pur étranger, un pur voyageur ou vagabond, dans une instabilité totale. Or, pour le marxisme, tout ce qui est établi ou existant, tout ce qui a stabilité ou durée est une abomination parce que obstacle à l'action révolutionnaire. *Ce dont le marxisme a besoin, c'est précisément du prolétaire*. Par le fait du libéralisme qui a supprimé toute institution professionnelle pour ne laisser subsister que des individus isolés entièrement libres, seuls ceux qui possèdent des instruments de travail auront par là une certaine sécurité et un régime établi et durable de vie et de travail ; les autres n'ont pour vivre que la force de leurs bras à louer au jour le jour à ceux qui possèdent les instruments de travail et les emploieront à leur gré en ayant toute liberté de les exploiter, ils deviennent des prolétaires qui n'ont aucun droit à faire valoir, aucune sécurité du lendemain assurée, aucune stabilité de vie et de travail, qui ne tiennent plus par rien à une société qui les ignore et ne leur reconnaît aucune place, qui ne fait que les utiliser. En un mot, ils sont livrés à une exploitation totale, n'ayant aucun droit sur leurs instruments de travail ni sur les fruits de leur travail entièrement possédés par d'autres. Marx, qui a admirablement analysé cela, dira qu'on ne leur a pas fait un tort partiel, mais « *un tort total* » ; ils seront donc vis-à-vis du monde existant

comme s'ils n'étaient pas ou dans un état de négation totale. C'est dire qu'ils sont prêts à l'action révolutionnaire totale que cherche Marx. N'étant encadrés en aucune forme sociale existante, étant déracinés de tout ce qui a existence stable dans la société, ils ont la parfaite instabilité et indétermination de la pure matière, ils seront la matière dont se fera l'action révolutionnaire.

Le marxisme, qui s'identifie à l'action matérielle la plus puissante, va donc s'identifier à l'action révolutionnaire du prolétariat, va consister à déterminer l'action révolutionnaire du prolétariat. Le prolétariat, pour Marx, c'est la classe dont l'état totalement dépouillé et déraciné va créer une puissance révolutionnaire qui permettra l'action la plus gigantesque de transformation et de production d'un monde nouveau. Tout va donc consister à ce que les prolétaires prennent conscience de leur solidarité de classe dans leur commune misère et de leur rôle révolutionnaire, de leur état commun d'exploitation et de l'action révolutionnaire à laquelle cet état les appelle, en un mot, tout va consister à faire naître chez eux ce que Marx appelle « *la conscience de classe* »¹⁹, la conscience d'être une classe exploitée, d'être solidaires dans cette exploitation, et à partir de là d'avoir à mener une **lutte de classe**, la lutte de ceux qui non seulement *n'ont* rien, mais ne *sont* rien contre tous les possédants, tous les établis, tous ceux qui *sont* quelque chose dans l'ordre social existant. Il faudra aussi faire prendre conscience aux prolétaires de la force matérielle de leur nombre, de la puissance matérielle qu'ils représentent une fois tous unis dans la solidarité de classe et l'action révolutionnaire. La lutte de classe devra être entièrement matérialiste : toute recherche d'un bien spirituel, d'un idéal religieux ou moral détournerait le prolétaire de la pure revendication des biens matériels dont il est dépossédé – selon la formule classique, elle serait pour lui « un opium » – et elle l'empêcherait d'être tout entier à l'action révolutionnaire de classe. Toute attache religieuse, toute attache de famille ou de patrie qui représenterait une stabilité quelconque, qui amènerait le prolétaire à tenir à quelque chose, à n'être pas totalement un exclu, devra être combattue : le prolétaire doit être tout entier à sa conscience révolutionnaire, à sa lutte de classe par-dessus les frontières et tous les liens humains²⁰. D'où la formule internationale : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous. »

La seule collectivité que le prolétaire doit connaître est donc sa collectivité de classe : c'est la seule où il ne soit pas un étranger, puisqu'il n'est plus attaché par rien à aucun ordre existant. Mais sur le plan de cette collectivité de classe, c'est le collectivisme intégral (d'où le nom de **communisme** que prendra le marxisme). La puissance matérielle qui doit s'imposer et créer un monde nouveau n'existe que dans la collectivité prolétarienne unie : l'individu par lui-même n'est rien, il n'existera qu'en prenant la conscience de classe, qu'en

se fondant dans sa collectivité de classe, qu'en étant un élément de la force matérielle collective de sa classe. Il ne s'agit pas d'obtenir que les instruments de production changent de mains en restant objets de possession individuelle²¹ : il s'agit d'obtenir – et ce sera le communisme – leur appropriation collective à la classe prolétarienne organisée pour une exploitation collective de toutes les richesses du monde et de réaliser ainsi la plus grande puissance matérielle de production, la gigantesque puissance matérielle collective de transformation de la terre par l'industrie humaine que veut aujourd'hui incarner la Russie soviétique²². Pour cette œuvre du prolétariat organisé, l'individu devra se plier à une discipline de fer : il ne sera qu'un rouage de l'action révolutionnaire collective, un rouage de la puissance matérielle collective utilisé comme un instrument pour la puissance collective comme l'était l'esclave antique.

Nous avons vu que le prolétaire est l'instrument de choix de l'action marxiste à cause de son état d'exploitation totale lui permettant d'être totalement révolutionnaire, mais il l'est aussi parce que cet état prolétarien se rencontre justement dans la classe des travailleurs de l'industrie, et nous savons que pour Marx l'homme n'est rien d'autre que le *travailleur*, il n'existe qu'en transformant le monde par son industrie. Il suffira donc que le prolétariat organisé s'empare collectivement des instruments de travail pour réaliser une société nouvelle qui ne sera que travail, où aucune vie familiale, ou morale, ou religieuse, ne détournera les hommes de l'unique œuvre de travail, de l'unique œuvre de puissance matérielle de production pour transformer le monde, où l'humanité entière ne sera qu'un unique producteur collectif infiniment puissant, chaque individu n'étant plus qu'un membre ou un organe de la puissance collective. Le marxisme en vient ainsi à s'identifier à *la volonté de puissance matérielle collective de la classe prolétarienne*.

Ici encore – sur le plan du travail et de la vie économique – apparaît l'opposition absolue entre le communisme et le christianisme. Dans la conception chrétienne de la vie, le travail est un moyen, moyen nécessaire et qui constitue un devoir, mais ce n'est qu'un *moyen* en vue d'assurer à l'homme les ressources matérielles qui lui sont nécessaires et de lui permettre par là de trouver la perfection de sa vie humaine en des activités supérieures d'ordre intellectuel, artistique, éducatif, familial et social, religieux. Le marxisme n'admet pas de bien supérieur en vue duquel le travail serait un moyen, c'est dans et par le travail lui-même que l'homme se réalise. Le christianisme considère toutes les activités économiques²³ – production, échange, œuvre de tous les métiers – comme destinées à assurer le bien-être des foyers où les hommes naissent, sont éduqués, mènent leur vie d'hommes, la production matérielle n'ayant de valeur que dans la mesure où elle

sert la vie des hommes. L'économie marxiste, elle, ne vise que la puissance matérielle collective la plus gigantesque qui puisse être et réduit les hommes à des instruments de cette puissance²⁴ : peu importe à la Russie soviétique qu'une certaine année des masses d'êtres humains soient morts de faim si cela a permis de réaliser telle étape du plan quinquennal visant à l'instauration de la plus grande puissance collective. De même que l'hitlérien n'a de vie que dans, par et pour la puissance vitale de la Race, le communiste n'existe que dans, par et pour la puissance matérielle collective.

Nous savons d'ailleurs que pour Marx la société humaine n'est qu'un ensemble de rapports de forces matérielles de production, et ce sont ces rapports de forces qui doivent amener la révolution prolétarienne. Les idées que **la propagande** fait naître ne sont que les leviers ou les manettes par lesquels les forces matérielles ont prise sur les cerveaux pour entraîner les individus dans la lutte. Ce qui explique que la propagande communiste – exactement comme la propagande hitlérienne – ne cherche nullement à convaincre d'une vérité, mais à trouver les moyens les plus efficaces, les slogans les plus agissants pour *avoir prise sur les cerveaux* : peu importe qu'ils soient vrais ou faux, il faut qu'ils soient *agissants* – et on en changera selon les circonstances²⁵. Le mot « bourrage de crânes » trouve ici son sens le plus littéral qui n'a rien de péjoratif d'un point de vue marxiste : la propagande est l'introduction matérielle dans les cerveaux de la masse d'idées-forces²⁶ qui les feront agir pour la lutte révolutionnaire²⁷.

Etant ainsi fixés sur la nature de l'action révolutionnaire marxiste, il nous reste à examiner son développement historique. Quand l'action révolutionnaire marxiste commence à se poser comme thèse – n'oublions pas la dialectique et l'évolution thèse-antithèse-synthèse – elle trouve comme obstacle tout ce qui existe et constitue un facteur quelconque de stabilité, tout l'ordre social existant, et elle va s'opposer à la totalité de cet ordre établi et à tout ce qui peut y jouer un rôle de conservation ou de durée²⁸. Cette opposition totale pourra donner alors au marxisme un aspect d'anarchie ou de nihilisme : en réalité, il n'y a pas un atome d'anarchie là-dedans, car la lutte révolutionnaire destructrice est menée avec une discipline de fer et une cohésion formidable²⁹, et elle doit conduire à la discipline de fer de la collectivité prolétarienne triomphante. L'Etat communiste sera le plus dictatorial et le plus totalitaire des Etats³⁰ puisqu'il doit prendre totalement l'individu pour la puissance matérielle collective.

L'opposition totale à tout ce qui est établi qui constitue la thèse marxiste – c'est-à-dire la première phase de l'action révolutionnaire – vise notamment la propriété, l'armée et la patrie, la famille, la religion. La **propriété** sera considérée comme une abomination parce qu'elle attache l'homme à quelque chose d'existant et l'enracine. Elle empêche les hom-

mes d'être des prolétaires entièrement disponibles pour l'action révolutionnaire et ultérieurement pour la puissance matérielle collective. On s'est quelquefois étonné de voir l'action politique des marxistes favoriser le développement de la grosse concentration anonyme et capitaliste et défavoriser la petite propriété personnelle, paysanne ou artisanale. Cet étonnement montre que l'on n'a rien compris au marxisme et qu'on se le figure sous la forme simpliste de la défense des « petits » contre les « gros » : le marxisme est la recherche d'une action révolutionnaire pour laquelle il faut le plus grand nombre de non-possédants contre le plus petit nombre de gros possédants. Les petits propriétaires, les petits patrons ne sont pas des prolétaires ; ils constituent quelque chose d'établi dont le grand nombre serait un obstacle à l'action révolutionnaire³¹. Le grand nombre des petits propriétaires satisfaits rendrait impossible l'appropriation collective de tous les biens à la collectivité prolétarienne. Le marxisme ira donc dans le sens d'une **prolétarisation** croissante : augmenter toujours la grande masse des prolétaires. Il faut pour cela que toute la propriété soit de plus en plus concentrée aux mains de quelques-uns : la plus forte concentration capitaliste prépare la révolution prolétarienne, qui n'aura qu'à déposséder quelques gros organismes capitalistes pour tout remettre aux mains de la collectivité prolétarienne. On nationalise les usines Renault, on ne nationalise pas un garage ou un mécanicien de village. Donc Renault ouvre le chemin au marxisme, et le garagiste de village lui barre la route. L'hypercapitalisme est d'ailleurs un commencement de collectivisme en concentrant une propriété immense aux mains d'un seul organisme capitaliste. Un petit nombre de gros organismes capitalistes anonymes propriétaires de tout se rapproche beaucoup plus de la seule collectivité prolétarienne anonyme propriétaire de tout, que des millions de petits propriétaires et de petits patrons. En hypercapitalisme comme en collectivisme, le travailleur n'est qu'un rouage d'un formidable mécanisme anonyme. Marx a d'ailleurs analysé avec une lucidité admirable comment le désir sans frein de bénéfices toujours accrus déchaîné par le libéralisme entraîne fatalement une concentration sans cesse accrue des capitaux et une prolétarisation sans cesse accrue des masses, et comment ceci à son tour mène fatalement à la révolution prolétarienne et à la concentration totale aux mains de la collectivité prolétarienne. Le marxisme se doit donc de combattre particulièrement tout ce qui maintiendrait la petite propriété personnelle et le petit patronat. De même il se doit de combattre toute tentative de restauration corporative qui rendrait au travailleur une place reconnue et un état de vie dans une organisation professionnelle, et le retirerait par là à la condition prolétarienne en l'enracinant dans un ordre social existant.

Quand le marxisme se pose – temps de la thèse – comme lutte révolutionnaire contre l'ordre établi, il se doit encore de

combattre **l'armée**, dont la force est au service de cet ordre établi, et **la patrie** où les hommes pourraient trouver quelque lien à la société existante, quelque racine dans des traditions établies. Si le prolétaire est un déraciné total, il est aussi un sans-patrie ou n'a pas d'autre patrie que la patrie internationale de la classe prolétarienne révolutionnaire. C'est cette phase de l'action marxiste qu'exprime un hymne comme **L'Internationale**. La **famille** aussi est élément de continuité sociale, de durée, donc d'enracinement ; elle ne saurait trouver place dans la lutte révolutionnaire, elle ne pourrait qu'empêcher de se donner totalement à l'action révolutionnaire.

Quant à la **religion**, elle sera évidemment la pire abomination pour le marxisme puisqu'elle prétend attacher l'homme à une vérité, à un bien absolu, finalement à Dieu. « Toute idée religieuse est une abomination indicible », disait Lénine. Nous avons déjà expliqué l'opposition totale qui existe entre le marxisme et toute idée religieuse³².

Mais l'action marxiste n'en reste pas à la thèse : elle se développe dans l'histoire et se doit d'être perpétuellement créatrice et contradictoire selon les lois de la dialectique. La lutte révolutionnaire doit aboutir à la prise de pouvoir par le prolétariat et à la constitution de **l'Etat communiste de dictature du prolétariat**³³. Et voici l'antithèse : contrairement à la lutte que l'on a menée précédemment contre les Etats existants, cet Etat communiste se devra d'être le plus fort, le plus puissant, le plus stable des Etats, mettant toute sa population à son service par une discipline implacable et exerçant sur elle la plus absolue des dictatures. Quant à la société communiste universelle constituée par la collectivité prolétarienne organisée, ce sera le terme ou la synthèse, mais elle se situe dans un avenir plus ou moins lointain, et il nous faut revenir au présent – à la phase de l'antithèse – pour examiner l'action marxiste de l'Etat communiste.

N'oublions pas que le marxisme n'est rien d'autre que la recherche de l'action matérielle la plus puissante : désormais *l'action matérielle la plus puissante se trouve dans la puissance matérielle de l'Etat communiste*. Et c'est pourquoi aujourd'hui le marxisme le plus pur ne consiste en rien d'autre qu'à assurer la plus grande puissance matérielle de la Russie soviétique. C'est l'Etat communiste qui dispose de la puissance révolutionnaire pour transformer le reste du monde³⁴, c'est par sa force matérielle que se réalisera l'œuvre gigantesque de transformation du monde en laquelle doit naître une humanité nouvelle.

Alors – et c'est ici que l'aspect d'antithèse est le plus typique – il deviendra possible de récupérer tous les éléments qui ont pu servir aux anciens ordres établis pour les faire contribuer à la puissance de l'Etat communiste : on pourra donc être amené à « tendre la main » à tout ce qu'on avait d'abord rejeté pour en récupérer la force pour l'action révolutionnaire

– d'où une série de positions contradictoires commandées par les seules exigences de l'action et qui n'étonneront que ceux qui ne connaissent pas la dialectique et la logique interne du marxisme³⁵. Si par exemple l'Etat communiste a besoin de natalité pour être puissant et si la famille apparaît dans des circonstances historiques données comme le moyen le plus efficace de natalité, on encouragera la famille pour la mettre au service de la plus grande puissance de l'Etat communiste. Si le maintien de certaines formes de propriété privée et de responsabilité personnelle apparaît comme favorisant le rendement de la production industrielle ou agricole et pouvant par là contribuer à la plus grande puissance matérielle de l'Etat communiste, on jugera que ces formes de propriété privée sont tout à fait conformes au communisme. De même on instaurera une forte hiérarchie et des cadres privilégiés s'il le faut pour accroître la puissance de l'Etat communiste.

Mais les deux domaines où la contradiction entre les deux phases de l'action marxiste est la plus frappante sont certainement celui qui regarde l'armée et la patrie et celui qui regarde la religion. C'est certes là que la politique de Moscou surprend le plus et c'est là qu'elle est le plus conforme aux exigences les plus profondes du marxisme et qu'elle les suit le plus intelligemment.

Alors que l'action marxiste fut antimilitariste avant la prise de pouvoir et contre des armées qui soutenaient l'ordre établi à renverser, il est évident que l'Etat communiste, pour avoir la plus grande puissance matérielle, doit avoir non seulement l'industrie la plus puissante, mais aussi *l'armée la plus puissante* et être le plus militariste des Etats comme il est le plus totalitaire et le plus dictatorial. La propagande anticommuniste d'avant-guerre a donné la mesure de sa bêtise et de son ignorance en cherchant à faire croire que le régime soviétique était un échec matériel : il est évident que l'on devait au contraire accumuler la plus formidable puissance matérielle là où l'on mettait tout en œuvre pour cela, et pour cela seulement, en faisant d'une population tout entière l'instrument entièrement consacré à cette seule puissance matérielle. C'est la même bêtise et la même ignorance qui a empêché de voir que ce régime devait tout sacrifier pour assumer avant tout la puissance de son armement et de son armée. La discipline de fer nécessaire à une forte armée est en tout conforme à la constitution d'un Etat où l'individu n'est qu'un rouage de l'organisation collective mis entièrement au service de la puissance collective et n'a pas d'existence en dehors de cette puissance collective. Il est d'ailleurs aisé de remarquer les affinités profondes qui existent entre communisme et militarisme : le communisme est le régime de la caserne étendu à la vie tout entière et à un peuple tout entier, la caserne est l'institution la plus totalement communiste qui puisse être, puisqu'elle ne laisse aucune part à la vie privée, fixe tout par un règle-

ment dans les moindres détails, définit strictement la part de travail que chacun devra fournir et la part de nourriture, vêtements et mobilier qu'il recevra dans une répartition et une distribution entièrement collectives.

En ce qui concerne la patrie, l'Etat communiste devra d'abord utiliser le sentiment patriotique des populations qu'il domine comme un moyen particulièrement efficace de les faire contribuer à sa puissance et à ses succès – exactement comme dans la phase précédente de l'action marxiste le sentiment de justice des masses ouvrières était un moyen particulièrement efficace de les faire contribuer à l'action révolutionnaire. Quant à ceux qui vivent à l'étranger et ne sont pas citoyens de l'Etat communiste, il est évident que s'ils sont marxistes ils devront considérer celui-ci³⁶ comme leur véritable patrie et tout sacrifier à ses intérêts. Quant à leur attitude vis-à-vis de la patrie à laquelle ils appartiennent légalement, elle dépendra exactement de ce qu'exigent les intérêts de l'Etat communiste, et, selon que ces intérêts varieront, elle pourra varier d'un jour à l'autre. Cette attitude sera antipatriotique, antimilitariste, poussant à la sédition et à la désertion si la patrie légale est en conflit avec l'Etat communiste. Si, au contraire, leur patrie légale est l'alliée de l'Etat communiste, ils seront les plus patriotes, les plus militaristes, les plus zélés des citoyens. Leurs changements d'attitude, leurs contradictions sont parfaitement logiques, les exigences de l'action marxiste qui constituent pour eux la seule vérité réclamant qu'ils servent par tous les moyens les intérêts de l'Etat communiste et suivent exactement les fluctuations de la position diplomatique de celui-ci. Et quand l'Etat communiste est en guerre, le marxisme ne peut évidemment consister en rien d'autre qu'à contribuer par tous les moyens à la victoire de ses armées.

Plus incomprise encore est l'attitude présente du communisme vis-à-vis de la religion, la **tolérance religieuse** pratiquée en Russie soviétique et « *la main tendue* » par les communistes aux catholiques. Cette incompréhension vient de ce que l'on considère toujours le communisme comme un athéisme doctrinal au lieu de comprendre qu'il est, comme nous l'avons expliqué, un athéisme pratique. Il ne s'agit nullement pour le communisme d'opposer une vérité athée à une vérité religieuse. La propagande doctrinale antireligieuse, prise en elle-même et si elle n'est pas réclamée par les exigences de l'action révolutionnaire matérialiste, n'intéresse pas le marxisme comme tout ce qui est doctrinal. Parlant du com-bisme et de l'anticléricalisme maçonnique, Lénine appelle cela du « dilettantisme d'intellectuels bourgeois », et on saisira aisément ce que cette expression peut avoir de souverainement méprisant dans sa bouche. Le marxisme ne fera de la propagande antireligieuse que si cela est utile à l'action révolutionnaire. Mais la véritable action antireligieuse du marxis-

me ne consiste pas du tout à combattre la religion *du dehors* par une propagande contraire, elle consiste à supprimer la religion *du dedans*, à vider les hommes de toute vie religieuse et de toute conception religieuse en les prenant et les entraînant tout entiers dans l'action purement matérialiste. Il y aura donc bien des cas où, pour entraîner les chrétiens dans cette action purement matérialiste et par là les vider par l'intérieur de tout leur christianisme, il faudra leur « tendre la main » et leur offrir la collaboration³⁷. Peu importe si l'on contredit par là une attitude hostile antérieure : ce n'est ni conversion ni hypocrisie, seules commandent les exigences de l'action. *Si le succès de l'action à mener réclame la collaboration des chrétiens, ce succès pour un marxiste doit évidemment passer avant tout*, et alors la vérité marxiste sera « la main tendue ».

Et ceci n'est pas une découverte récente, ceci est conforme à une logique développée depuis longtemps. Nous avons dit qu'il suffisait de prendre la peine de lire Lénine – et le Lénine d'avant la prise de pouvoir – pour y trouver annoncée toute la politique qui a suivi. Voici un exemple particulièrement frappant. En 1909, alors que l'action marxiste en est encore à la lutte antireligieuse ouverte, Lénine explique clairement ce que sera la politique de « la main tendue ». Lisons plutôt ce texte d'une logique marxiste implacable :

« Il faut *savoir* lutter contre la religion... on ne doit pas confiner la lutte contre la religion dans une prédication idéologique abstraite... Il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement de classe... Prenons un exemple. Supposons le prolétariat d'une région ou d'une branche d'industrie formé d'une couche de socialistes assez éclairés qui sont, bien entendu, athées, et d'ouvriers assez arriérés ayant encore des attaches à la campagne et au sein de la paysannerie, croyant en Dieu, fréquentant l'église ou même soumis à l'influence du prêtre de l'endroit, qui, par exemple, est en passe de fonder un syndicat ouvrier chrétien. Supposons que la lutte économique dans cette localité ait abouti à la grève. *Un marxiste est forcément tenu de placer le succès du mouvement gréviste au premier plan*, de réagir résolument contre la division des ouvriers dans cette lutte en athées et chrétiens, de combattre résolument cette division. Dans ces circonstances la propagande athée peut s'avérer superflue et nuisible... du point de vue du progrès réel de la lutte de classes qui, dans les conditions de la société capitaliste moderne, amènera les ouvriers chrétiens au socialisme et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée tout court. »

On ne saurait être plus clair. Faisons bien attention à la phrase essentielle : en des circonstances où l'action marxiste consiste dans un mouvement gréviste, « un marxiste est forcément tenu de placer le succès du mouvement gréviste au premier plan ». Traduisons que, dans les circonstances pré-

sentes, un marxiste est forcément tenu de placer la puissance de l'Etat soviétique avant tout.

Qui n'a pas compris cela ne peut rien comprendre au communisme, ni par conséquent aux problèmes actuels dominés par la présence et la puissance formidable du communisme. Faire connaître le communisme tel qu'il est, d'une manière purement objective pour permettre à nos lecteurs de juger des problèmes d'aujourd'hui et d'y prendre position en connaissance de cause, telle est toute la raison d'être de cette brochure.

Il est clair qu'aujourd'hui où la pensée moderne et le mouvement d'indépendance absolue de l'homme aboutissant à la primauté de l'action ont porté leur fruit suprême dans le marxisme, il est vain de chercher dans la crise actuelle du monde des compromis ou des solutions intermédiaires entre christianisme et communisme : il faut choisir l'un ou l'autre, la primauté marxiste de la puissance matérielle et de l'action transformatrice du monde ou la primauté chrétienne de la contemplation subordonnant l'homme qui cherche sa perfection à la vérité à connaître, au bien à aimer, finalement à Dieu. Enfancement du règne de Dieu ou enfancement d'une puissance indéfinie de *transformation* de la nature, tel est le dilemme ; griserie orgueilleuse de l'action révolutionnaire dominant le monde ou don de soi à la construction de la Cité de Dieu : nos lecteurs choisiront.

¹ Matth. V, 37.

² L'objet est au sens étymologique du mot ce qui fait face, ce qu'on a *de-avant* soi, ce qui est posé devant nous et s'impose à nous.

³ Bien que Protagoras et quelques autres Grecs – mais qui font exception – aient ouvert le chemin à la pensée moderne.

⁴ Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que nous ne puissions pas avoir une action sur la réalité pour la transformer : ce pouvoir lui-même nous a été donné par Dieu. Mais il ne peut s'exercer qu'en conformité à ce qui est : on ne transforme la réalité qu'en se soumettant à elle et selon les finalités que le Créateur y a incluses.

⁵ Kant, lui, était contemporain de la Révolution de 1789.

⁶ L'idéalisme se devait d'en arriver là : si l'idée n'est plus l'expression, évidemment spirituelle, d'une réalité connue, on ne peut plus la considérer que comme un produit du cerveau.

⁷ « Tout ce qui existe mérite de mourir », dit Engels.

⁸ Pour le philosophe qui réfléchit, le marxisme est bien, par cet évolutionnisme et ce relativisme absolus, le matérialisme le plus matérialiste qui puisse être, car une matière qui serait une substance ayant une réalité durable aurait une nature stable et déterminée, qui serait autre chose que la pure passivité et indétermination de la matière elle-même, cette pure passivité et indétermination ne se rencontrant que dans l'instabilité perpétuelle.

⁹ Engels dit : « Cette philosophie dialectique dissout toutes les notions de vérité absolue, définitive, et de conditions humaines absolues qui y correspondent. Il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré devant elle ; elle montre la caducité de toutes choses et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire. »

¹⁰ Marx écrit : « L'histoire tout entière n'est qu'une transformation continue de la nature humaine. »

¹¹ Ceci a été admirablement mis en lumière par *Taille de l'homme* de Ramuz.

¹² Marx écrit : « La philosophie ne s'en cache pas, la profession de Prométhée, en un mot : Je hais tous les dieux, est sa propre profession, le discours qu'elle tient et tiendra toujours contre tous les dieux du ciel et de la terre qui ne reconnaissent pas la conscience humaine pour la plus haute divinité. » « La critique de la religion aboutit à la doctrine que l'homme est l'être suprême pour l'homme. »

¹³ « Il ne s'agit pas de connaître le monde, mais de le transformer », disait-il.

¹⁴ Lounatcharsky écrit : « A bas l'amour du prochain. Ce qu'il nous faut, c'est la haine. Nous devons apprendre à haïr : c'est ainsi que nous arriverons à conquérir le monde. »

¹⁵ « Notre moralité est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe », dit Lénine. Pour cela, il faut être prêt à user « de tous les stratagèmes, de ruse, de méthodes illégales, être décidé à taire, à celer la vérité. »

¹⁶ Staline définit le léninisme « le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne », pour bien marquer qu'il n'y a de philosophie que pour une certaine époque en fonction des conditions de l'action. « La stratégie, dit-il, change chaque fois que la révolution passe d'une étape à l'autre. »

¹⁷ Staline définit : « Le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne. »

¹⁸ Lénine dit : « La théorie révolutionnaire n'est pas un dogme, elle ne se forme définitivement qu'en liaison étroite avec la pratique d'un mouvement réellement massif et réellement révolutionnaire. » Et Staline ajoute : « Basée sur une étape donnée de la révolution, la tactique peut varier à plusieurs reprises selon les flux ou les reflux, selon l'essor ou le déclin de la révolution. »

¹⁹ « Elever les masses au niveau de la conscience des intérêts de classe du prolétariat », dit Staline.

²⁰ Staline écrit : « La discipline de fer dans le parti ne saurait se concevoir sans l'unité de volonté, sans l'unité d'action complète et absolue de tous les membres du parti. » Lénine affirme que « le parti communiste ne pourra remplir son devoir que s'il est organisé de la façon la plus centralisée, que s'il est régi par une discipline de fer touchant de près à la discipline militaire ».

²¹ « Dans le communisme, dit Lénine, tous les citoyens se transforment en employés salariés de l'Etat. » « Il faudra, dit Marx, centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'Etat. »

²² Marx donne pour programme à l'Etat communiste : « Augmenter au plus vite la quantité des forces productives. »

²³ Le mot « économique » lui-même vient du grec *oekos*, qui signifie « maison » ou foyer », et dans son sens d'origine s'applique à tout ce qui servira la vie des maisons.

²⁴ On voit par là l'absurdité de l'attitude qui irait au marxisme pour combattre le capitalisme, alors que le marxisme est le fruit de l'hypercapitalisme et achève sa recherche de la seule puissance matérielle : le christianisme tourne le dos à la fois au matérialisme capitaliste et au marxisme en subordonnant l'homme à des valeurs supérieures à la seule puissance matérielle.

²⁵ Lénine veut que le parti communiste soit « un parti habile à suivre la mentalité des masses et à l'influencer ».

²⁶ Ces idées-forces peuvent avoir un aspect religieux ou mystique : le prolétariat, pur du péché d'exploitation capitaliste et entièrement victime, apparaît comme un Messie collectif dont doit sortir une humanité nouvelle par l'œuvre de salut de l'action révolutionnaire.

²⁷ Lénine recommande « l'art de consentir les compromis politiques, les louvoiements, les zigzags, les manœuvres de conciliation et de retraite, bref toutes les manœuvres nécessaires pour hâter la prise du pouvoir politique ».

²⁸ Lénine écrit : « La dictature du prolétariat est une lutte opiniâtre, sanglante et non sanglante, violente et pacifique, militaire et économique, pédagogique et administrative, contre les forces et les traditions de la vieille société. »

²⁹ Staline dit que le parti « doit inculquer à la masse innombrable des ouvriers sans parti et inorganisés l'esprit de discipline et de méthode dans la lutte », et « ne peut s'acquitter de ces tâches que s'il est lui-même la personnification de la discipline et de l'esprit d'organisation ».

³⁰ Lénine écrit : « La dictature du prolétariat est une domination qui n'est pas limitée par la loi, elle s'appuie sur la violence. »

³¹ Lénine écrit : « Il y a encore au monde, *par malheur*, une très grande proportion de petite production » et « il est mille fois plus facile de triompher de la grande bourgeoisie centralisée que de vaincre des millions et des millions de petits patrons ».

³² « La critique de la religion est la condition première de toute critique », dit Marx.

³³ Marx écrit : « Le prolétariat doit s'emparer du pouvoir politique, s'ériger en classe nationale dirigeante, se constituer lui-même en nation. » D'où Staline : « Le tout est de garder le pouvoir, de le consolider, de le rendre invincible. »

³⁴ Staline écrit : « But : consolider la dictature du prolétariat dans un seul pays et s'en servir comme d'un point d'appui. »

³⁵ Staline écrit : « Dans certains cas, dans certaines conditions le pouvoir prolétarien peut se trouver forcé d'abandonner provisoirement la voie de la refonte révolutionnaire de l'ordre de choses existant pour s'engager dans la voie de sa transformation graduelle..., dans la voie des réformes et des concessions aux classes non prolétariennes afin de désagréger ces classes. »

³⁶ L'URSS est « la patrie de tous les travailleurs », dit Maurice Thorez.

³⁷ « Il ne faut pas, dit Galpérine, vous présenter à la jeunesse chrétienne avec des propositions de lutte antireligieuse, ce serait une grosse erreur psychologique. Mais c'est facile de l'entraîner pour quelque chose, pour la conquête du pain quotidien, pour la liberté, pour la paix, pour la société idéale... Dans la mesure où nous attirerons les jeunes chrétiens dans cette lutte pour des objectifs précis, nous les arracherons à l'Eglise. »